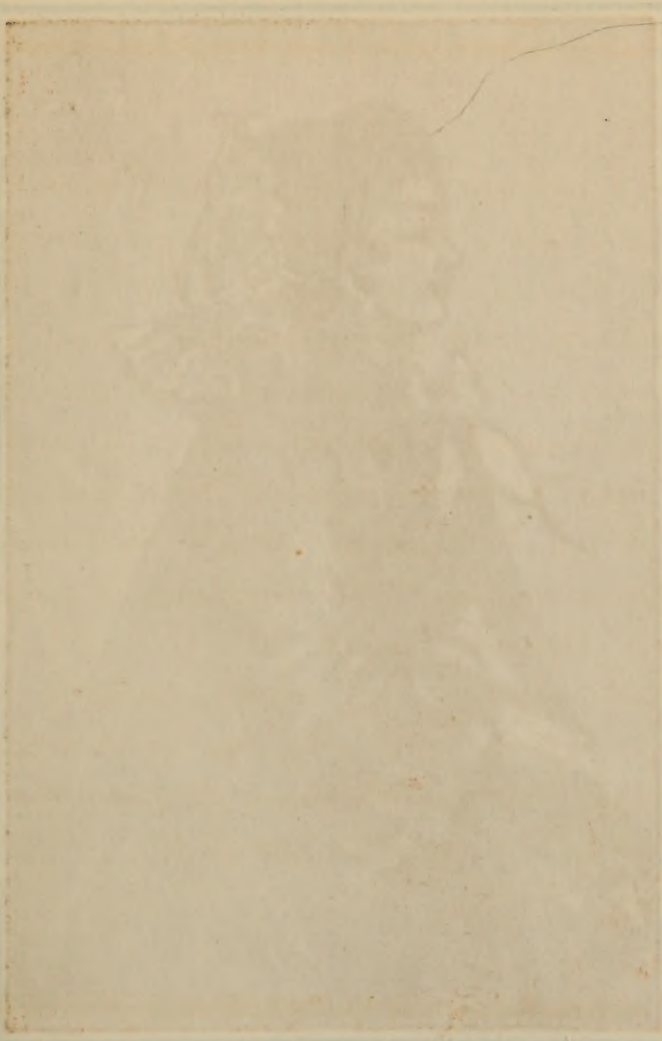
Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/causerie00baud

CAUSERIES

Ce volume a été établi par André Malraux et achevé d'imprimer par Ducros, Lefèvre & Colas, 7, rue Croulebarbe à Paris, le 18 Octobre 1920. Les bois dont il est orné ont été gravés par Robert Dill d'après des aquarelles de Constantin Guys, pour illustrer : 50 exemplaires sur papier impérial du Japon numérotés de 1 à 50 (contenant une suite des bois sur papier de Chine) ; 700 exemplaires sur papier de Hollande numérotés de 51 à 750, et 40 exemplaires hors commerce numérotés à la main de I à XL. Les bois ont été barrés après tirage et cette édition ne sera jamais réimprimée. Cet exemplaire porte le N° 00552



CHARLES BAUDELAIRE

CAUSERIES

ILLUSTRATIONS DE CONSTANTIN GUYS

PRÉFACE DE F.-F. GAUTIER

AUX ÉDITIONS DU "SAGITTAIRE"
chez SIMON KRA, 6, rue Blanche à Paris
1 9 · 2 0

BIBLIOTECA

QL
191
.C3
no.

PRÉFACE

MONSIEUR BAUDELAIRE

"Le Sagittaire" publie aujourd'hui les Causeries du Tintamarre, *chroniques de Baudelaire jusqu'ici non recueillies: Banville et Vitu y collaborèrent. En 1845, déjà, tous les trois, avec Pierre Dupont, mystifiaient les lecteurs du* Corsaire *en leur donnant un fragment de Sapho, tragédie soi-disant écrite par Arsène Houssaye pour Rachel: farces et malices de leurs vingt ans, délassements, sur les tables des cafés et des tonnelles, au Bœuf enragé, chez la veuve du Mameluck, ou chez la mère Cadet, le plus souvent chez le marchand de vins de la rue du Carrousel, des heures studieuses des bibliothèques, des ateliers et des musées. Baudelaire a publié le*

Salon *de 1845, Dupont est célèbre pour ses* Bœufs, *Banville par* Les Cariatides *et* Les Stalactites, *Vitu par un roman :* Les Chauffeurs du Nord. *En attendant la* Revue de Paris, *la* Revue des Deux-Mondes, *et les grands quotidiens, ils font antichambre, à 0 fr. 006 la ligne, dans la petite presse,* La Silhouette, Le Corsaire, Le Tintamarre, L'Epoque, L'Esprit public ; *entre à* L'Artiste "*qui a le diable*", *Baudelaire y est connu, quelques pièces des* Fleurs du Mal *figurent aux livraisons de 1845 et de 1846, signées Pierre Defayis. Rare curiosité donc, et précieux document, de réunir aujourd'hui ces causeries littéraires, artistiques et sportives.*

Et cependant Baudelaire condamnera la littérature de brasserie, le boulevard, la mode et l'esprit conforme : habiter près du Ciel, méditer et rêver, s'enfermer avec Poe, s'enivrer de Delacroix et de Wagner et bavarder souriant avec la Débauche et la Mort, voilà le but de la vie.

Mais il a vingt-cinq ans, il faut se mêler au tourbillon ; c'est un fils de famille, il a des relations mondaines et son bohémianisme, qui n'a jamais rien de débraillé, n'est qu'en surface, il reste toujours le parfait dandy, Brummell et Byron, marchant sans cesse aux lumières d'un miroir : chapeau de forme haute, très ample et boutonnable habit noir, en casimir un gilet noir, cravate noire à larges bouts, pantalon aisé, souliers ou escarpins, noirs ou blancs. Hier encore, il habitait l'hôtel Pimodan, dans l'île Saint-Louis, au sein d'un luxe discret et confortable, des meubles luisants, des damas pesants, du rouge, du doré ; glissait, discrètement, un valet silencieux ; le front pur et noble, les yeux brillants comme des gouttes de café, la lèvre impudente et sensuelle, la chevelure à la Raphaël, le bel amant des rimes y vivait dans l'isolement ; sang de bourgeois, mais nerfs en révolte, comme un jongleur indien, il jouait au bilboquet ; dans

le plus grand mystère, Jeanne Duval parlait au Luxembourg de Monsieur Baudelaire, et on ne connut sa parfaite courtoisie et ses airs de gentilhomme que quand il descendit dans la vie moderne, high life et love life.

Chroniqueur du Tintamarre, *il suit les réunions hippiques et fréquente le monde-cheval ; bourgeois de Paris ivre de couleur, il aime, sous la verdure de Chantilly ou de Versailles, les attelages, sa passion ; il est à La Marche, au Bois, il note la modernité du jeu, on entoure le comte de Lancosme-Brèves, dont les audacieux paris stupéfient toute cette corbeille de députés, de lorettes, de magistrates, de banquières et d'agioteurs ; voici le fils du roi, le Duc de Montpensier, que Louis-Philippe appelle Mon Dépensier ; voilà, se pavanant en élégant briska, maint courtier féminin de la place Bréda. Mieux que tous, Baudelaire aime la beauté personnelle du cheval, son œil de peintre le détaille, silhouette, encolure*

et pur-sang ; rue de Rivoli, il tutoie les jockeys et les palefreniers, buvant l'ale et le whisky, les flattant pour surprendre les mystères ou les finesses de l'anglais, il traduit son cher Poe ces temps-ci ; que lui importent où vont ces consciences ! Et, les jours du Derby, il courtise la petite bouquetière du Jockey-Club qui avant la course tire l'horoscope aux propriétaires et fleurit ensuite l'heureux gagnant. Les courses sont encore lieu d'aristocratie, le duc de Nemours fait courir, et on n'a pas besoin du jeu pour vivre un jour et vêtir sa maitresse. Au retour, l'or coule, et la jeunesse est folle : l'histoire de la jeunesse, sous le règne de Louis-Philippe, est une histoire de lieux de débauche et de restaurants.

On danse partout. Bals masqués de Grados, à la barrière Montparnasse. Valentino, où Pomaré donne des danses de caractère. Chez Mabille, exercices de chorégraphie voluptueuse. Rue Cadet, bals musettes. Clara Fontaine est la

reine de la Chaumière. Dans un chaos brumeux, le chahut, le cancan, et les valses, et le bruit des cuivres, la langueur des violons. Et, au retour, en bande, modèles et théâtreuses, le svelte et crêpu Privat d'Anglemont, Achille Ricourt, le magnifique et parfumé Fiorentino Pier-Angelo, Alfred Delvau, Méry, les haltes chez Joissans, le cabaretier qui ne se couche jamais (Baudelaire y récite de sa voix charmeuse les plus belles pièces inédites des Fleurs du Mal) ; *chez Crétaine, le boulanger de la rue Dauphine ; dans les bouis-bouis et dans les caboulots ; le bohême aux yeux d'or, Privat d'Anglemont, invite toutes les fillettes rencontrées et dit généreusement à ses amis : « Allez, baisez à l'œil sur mon ardoise ». Festins, l'andouille fumée et la dinde froide à la rémoulade ; Baudelaire cause avec Banville, à l'écart : tant sa parole est magique, on croirait se dérouler sans fin une riche et soyeuse étoffe d'Asie...*

L'Amour domine, c'est l'heure où les filles de Bréda trop longtemps délaissées aux lions beurre frais ouvrent leurs gynécées. Aux inquiets, Le Tintamarre *offre un joli appartement, pour recevoir les Dames enceintes. Baudelaire a-t-il perdu quelques géantes de la phtisie et deux naines de la gastrite? La Fanfarlo est-elle la reine de la danse, la Pomaré, et la baptise-t-il l'amie avec des hanches? C'est vers cette époque qu'il rencontre la petite guitariste que le peintre Deroy et Banville vont célébrer et immortaliser comme lui? Mais où sont les Louchette et l'affreuse Juive? Plus il est tendre et rêveur et sentimental, plus il se masque de cynisme; sans cesse, il cherche et craint la femme. Et il n'aimera plus que* par devoir, *son cœur a fait sa vendange. La fille entretenue se vulgarise et la grisette commence à devenir rare; même en son berceau, la fille du petit boutiquier rêve qu'elle se vend un million; l'hystérie monte, dé-*

mocratique et misérable, au-dessus d'un pot fêlé et d'une console branlante ; la gloire de la fouterie étourdit la jeunesse turbulente, et, résignées à l'orientale, les lourdes et stupides prostituées des maisons et du boulevard, cruellement maquillées, errent dans la fange : tout ce qui est voué au Mal est inexorablement condamné à porter des cornes. Baudelaire, ces années du Tintamarre, *fait l'apprentissage de la Douleur, et, d'elles-mêmes, sans effort, naissent* Les Fleurs du Mal.

Mais son service le réclame : en justaucorps de velours serré à la taille, Baudelaire, pendant les entr'actes de l'Odéon, s'installe au café Tabourey. Il y chante le comédien Rouvière qui vient, dans Hamlet, de créer un rôle inoubliable. Il discute Dumas et Augier. Le théâtre est une de ses passions ; bientôt, ce sera l'espoir d'un meilleur avenir ; il fréquentera Hostein, Tisserant ; ne veut-il pas faire *une pièce à femmes,*

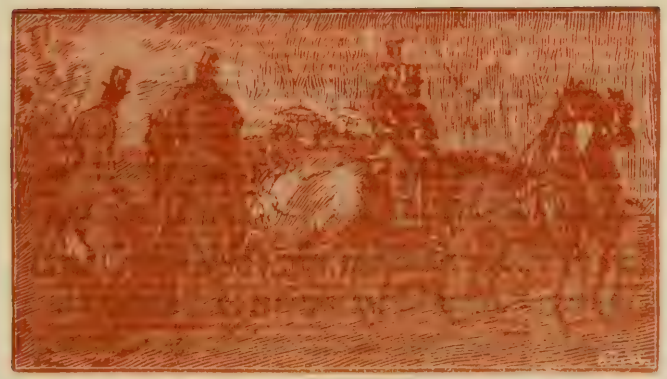
et, dans ses cartons n'a-t-il pas l'ébauche de L'Ivrogne ? « Je ne nie pas absolument la valeur de la littérature dramatique » *écrit-il ;* « ce que j'ai toujours trouvé de plus beau dans un théâtre, c'est *le lustre ;* il m'a toujours paru l'acteur principal, vu à travers le gros bout ou le petit bout de la lorgnette. » *Boutade, par dépit peut-être, jamais il ne réussira, là où il pourrait avoir de quoi réaliser ses désirs de richesses : (avoir cent mille francs, le —) ; ni* Don Juan, *ni* Le Marquis du 1er Houzards *ne seront joués. En Décembre 1847, il décide de ne plus écrire que des romans.*

Voici, après les Causeries *du* Tintamarre, *un Baudelaire sérieux, rangé, méthodique presque, quoique toujours paresseux et si entreprenant, maladie de la volonté peut-être, certainement résultat de sa vie pleine de dettes et d'avanies. Sa rage de voyage le reprend et il songe à repartir pour l'Ile de France ; ah ! s'il*

ne craignait pas l'ennui, l'ennui horrible et l'affaiblissement intellectuel des pays chauds et bleus! Le conseil judiciaire le ronge, Jeanne Duval l'alourdit, va-t-il passer ses jours et ses nuits dans les maisons d'arrêt? Sa vie commence à être toujours faite de colères, de morts, d'outrages et surtout de mécontentement de lui-même ; dans sa course parisienne, le gentilhomme de lettres a compris que l'orgie n'est plus la sœur de l'inspiration, et il a cessé cette parenté adultère. De quoi vivre une vingtaine de jours, et de la solitude pour faire un livre : dans dix ans Les Fleurs du Mal *paraîtront chez Poulet-Malassis... Rare curiosité donc d'avoir ressucité ces jeunes essais et précieux soin de les avoir* vivifiés *avec les aquarelles de ce Guys que Baudelaire aimait profondément, homme et artiste, et ne faut-il pas toujours se souvenir du mépris de l'Angleterre envers Guys, parce qu'il ne dessinait que pour un pauvre et inconnu journal :*

les filles, les attelages, les cabarets, les théâtres, n'a-t-il pas coloré tout ce que Baudelaire a si solidement dessiné, et, eux deux, ne sont-ils pas les créateurs du Modernisme ?

FÉLIX-FRANÇOIS GAUTIER



13 Septembre.

Peuple français ! peuple de frileux ! entonne un hosannah d'allégresse et ouvre ton âme aux joies sudorifiantes du calorique !

Voici venir l'Observatoire, qui se lève comme un seul Mathieu Laensberg, pour te prédire du haut de son télescope lenti-

culaire une température sénégalesque et un soleil de plomb à rayons continus jusques et y compris le 25 Octobre prochain. L'année 1846 pourra donc enfin se vanter d'avoir joué vis-à-vis des Parisiens le rôle d'un four chauffé au rouge, ou d'une étuve à haute pression, et la tribu des melons, cette portion si intéressante de nos productions légumineuses, va nous accabler, grâce à la tiédeur de l'atmosphère, sous l'exubérance de sa fructification.

Réjouissez-vous donc, gourmets uvicoles et frugicoles ; réjouissez-vous, trémoussez-vous, et bénissez, soir et matin, cette canicule persévérante, dont plus d'un gilet de flanelle gardera longtemps le souvenir.

Après tout, n'est-il pas bien juste que le blond Phœbus luise quelque peu pour tout le monde, voire même pour cet excellent Jockey's Club ?

Est-ce donc être trop exigeant que de demander tous les ans au zodiaque deux ou trois dimanches de beau temps, en faveur de nos courses chevalines et poulinières.

Alerte, Flatman ! allume, Robinson ! le Champ de Mars dresse ses tentes, Chantilly époussette sa pelouse à la robe verte, et nos modernes *entraîneurs* tirbouchonnent la crinière de leurs jumens favorites.

Nous allons revoir nos vieilles et chères connaissances, *Tomate*, *Lanterne*, *Confiture* et *tutte quante* en fait de lauréats hippiques ; nous allons revoir le *Derby* sur le *turf*, les *gentlemen* du *sport* causant de *stakes* avec les *hostlers*, ou organisant des *handicaps* à propos de *racers ;* nous entendrons encore l'aimable répertoire du vocabulaire anglo-charabia que nos lions palfreniers semblent prendre plaisir à s'extirper du larynx.

Du reste, les événements capitaux de la semaine peuvent se résumer dans la résurrection triomphante du cigare à vingt centimes, qui nous arrive à franc-étrier des îles Philippines avec son cortège tabachique de *terceras, quarteras* et autres *panatelas,* et dans la séance non moins annuelle que solennelle de l'Académie.

On a fort applaudi à cette dernière réunion un très spirituel discours de M. Viennet, l'auteur de *Michel Brémond.*

L'assemblée a passé ensuite à d'autres exercices, parmi lesquels nous ne devons pas oublier la distribution des couronnes et médailles.

Le sujet mis au concours pour le prix d'éloquence française était l'*Eloge de Turgot,* il a rencontré pour lauréat principal M. Henri Baudrillart, déjà mentionné il y a un an pour son *Discours sur Voltaire..*

La lecture du mémoire couronné a été comme de juste chaleureusement goûtée, et fréquemment interrompue par les bravos de ceux-mêmes qui n'y ont rien compris.

Disons bien haut, et sans la moindre arrière-pensée ricaneuse, que nous ne comptions pas au nombre de ces derniers.

L'ouvrage composé par M. Baudrillart est un travail remarquable et qui sort de la catégorie ordinaire des amplifications de commande.

Mais qui nous délivrera des *Eloges* et des *Essais* ?

Qui nous sauvera à tout jamais des mémoires, des diatribes, des critiques, de l'esthétique, de tout ce qui constitue en un mot le haut embêtement littéraire en vogue à l'Institut ?

Sera-ce le cigare à vingt centimes, nouveau phénix qui renaît de ses cendres ?

Nous le souhaitons de grand cœur et nous en remercions bien volontiers le *cigarito* manillard, dont la réapparition imprévue nous met pour longtemps des régalias sur la planche et doit faire tressaillir d'allégresse M. Théodore Burette, l'auteur de la *Physiologie du fumeur,* jusque dans le *tréfoin* de sa *chiffarde.*

4 Octobre.

Adieu plaisirs, vendanges sont faites.

L'automne, cet avant-coureur des frimas, vient de s'emparer de nos régions atmosphériques. Paris est sorti du bain Lambert où l'avaient plongé les 36 degrés

centigrades de l'ingénieur Chevalier, et le ciel de Naples à jet continu que nous eussent envié les lazzarones de la capitale du royaume des Deux-Siciles.

Mabille, le Ranelagh et le Château-Rouge râlent leurs dernières polkas. Ces établissements de chorégraphie moderne, placés sous la protection du dieu Kang-Kang et de la déesse Polka, s'apprêtent à clore par une soirée vraiment extraordinaire les fêtes ou chocnosophes qui les ont illustrés. M. Bobœuf nous fera ses adieux par *Le Siège de Saragosse* et l'enlèvement de ballons grotesques représentant Brididi et son lieutenant Zozo, marquis de Quatre Sous peu connu, mais qui mérite de l'être.

Alerte, lascives courtisanes et pécheresses de l'enfer Bréda ! Alerte, barons du lansquenet, gentilshommes de nankin, mar-

quis de Quatre-Sous ! Preux et *laids preux* rivés à la glèbe de la polka, rendez-vous à l'appel de M. Bobœuf avant de vous jeter à corps perdu dans les joies du Prado et de la salle Valentino. Continuez comme par le passé, jeunes monacos de la gentilhommerie, d'exhiber en plein gaz ces mazourkas phosphorescentes qui sont la providence des sergents de ville et des gardes municipaux sans ouvrage. Hâtez-vous, jeunes beaux efféminés en rabougris, hâtez-vous ! Les arbres muent, l'Odéon rouvre ses portes, le vent bougonne aux faîtes des vieux chênes, et l'asphalte des boulevarts sue la boue par les pores de sa peau calcinée.

Qu'on nous pardonne cette excursion dans le domaine du jeune Vakri.

Depuis qu'il a mis sur le lit de Procuste la *Clarisse* du romancier anglais, Gigi, le

gros Gigi, qui vivait naguère en Lovelace de lettres dans l'intimité d'un célèbre sculpteur, croît être le vrai, le seul, l'unique Richardson.

Les flatteurs et les mauvais plaisants qui l'entourent lui ayant répété à satiété qu'il a fait un chef-d'œuvre, le gros homme, à défaut des plumes de l'aigle, s'est paré des dépouilles du paon ; et c'est *Clarisse* en main, *Clarisse* réduite à sa courte stature, que M. Janin vient solliciter les suffrages des momies du sarcophage Mazarin.

Bien des concurrents lui disputeront le hochet académique. On cite en première ligne M. Emile Deschamps et M. Bignan, ce nourrisson des muses qui compte dix lustres à peine, M. Bignan, cet enfant gâté du caduc Institut qui tressa pour le neveu de M. Fulchiron tant de couronnes de

lauriers-sauce, mêlés de quelques brins d'immortelles.

M. Adam cherche toujours un appartement à louer : les loyers sont hors de prix. L'infortuné directeur, qui descend si tristement la gamme des privilèges, vient de demander à M. Ruolz une symphonie en *do-ré*. Ce sera là de la musique par le procédé Ruolz.

Chacun sait que la dorure et la musique par le procédé Ruolz ne sont pas de longue durée. M. Adam — le père Adolphe — fera bien de s'adresser à un compositeur qui ne fait pas de la musique de chrysocal.

Le pouls du jeune Vakri continue à battre le lundi dix-huit colonnes du journal *L'Epoque*. La santé du jeune tartineur de *L'Epoque* donne de grandes inquiétudes aux amateurs du style imagé de ce jeune poupon de lettres pour qui le centaure Hugo Olympio fut une autre Amalthée.

Minuit. — C'est à la lueur pâle d'une lampe fumeuse que j'écris à mon pays ces lignes qui le feront tressaillir !

Alexandre Dumas, Maquet, Théophile Gautier, Vacquerie, Janin, Amédée Achard, Rolle et Joseph Citrouillard, viennent de partir pour l'Espagne en qualité d'historiographes des fêtes qui vont avoir lieu ! !

Ainsi, Paris va être veuf de ses maréchaux littéraires ; — la littérature va pouvoir impunément faire l'école buissonnière ; — le vaudevilliste, respirer ; — M. Bocage, se livrer à ses déhanchements dramatiques ; les princes de la critique ne sont plus là... Malheureuse France !

11 Octobre.

L'Artiste, ce journal de haut embêtement littéraire que vous connaissez, vient de publier un article : *Les derniers jours de la littérature*. Cet article est sous forme de lettre adressée à M. Victor Hugo par M. Eugène Pelletan, l'ex-critique de *La Presse*. M. Pelletan a touché du doigt la

plaie cancéreuse qui ronge la littérature. Ce cri sublime d'un homme qui se meurt aura-t-il de l'écho parmi nous ? Les belles-lettres naquirent du besoin de nous communiquer nos sentiments et nos pensées ; elles sont l'interprète universel qui doit transmettre à la postérité la plus reculée ces mille fantaisies qui sont le reflet d'un siècle effacé par la main du temps. — Et qu'a-t-on fait de la littérature dans le siècle rapetissé, scrofuleux, rabougri et essentiellement mercantile où nous vivons ?

L'écrivain se voit contraint, comme le dit judicieusement M. Pelletan, de chercher dans les journaux une publicité que les gros bonnets de la librairie lui refuseraient, s'il n'avait obtenu ailleurs ces lettres de naturalisation qui équivalent à une patente.

Les romans en volume nous arrivent

comme de pauvres filles défloréees. Le temps fera justice de réputations *faites à la tire* dans les bas fonds du feuilleton et sur les planches de quelques théâtres qui se disent malins, sous prétexte qu'ils jouent le vaudeville.

Foin de ces critiques timorés qui sacrifient leurs convictions à des exigences de camaraderie ! Foin de ces Aristarques aux grincements haineux qui cachent leur impuissance sous une érudition d'emprunt !

Dans cinquante ans d'ici, on ne parlera plus des Planche, des Gautier, des Vacquerie, des Lucas. Geoffroy, qui passait de son temps pour un critique sérieux, est déjà plongé dans les profondeurs de l'oubli. M. Janin, qui n'est que Geoffroy frelaté, ne survivra pas à lui-même.

O jardin d'hiver, tu vas verser des pleurs de sang.

Il vient de fleurir dans le jardin de M. Victor Pâquet, à Paris, une plante d'Amérique remarquable à plusieurs titres, c'est l'*Amaryllis-Joséphine,* dont l'oignon a 55 centimètres de circonférence.

Pends-toi, Alphonse Karr, l'*Amaryllis-Joséphine* n'a pas fleuri dans ton jardin !

Et toi, jardin d'hiver, pourras-tu jamais te relever d'un tel coup ?

M. Victor Pâquet, ce jeune jardinier de lettres, découvert tout récemment par M. Alphonse Karr, vient de te damer le pion. Tu es refait comme un simple gogo des mines de Saint-Bérain. Qu'as-tu vu fleurir ? les *réclames* des queues-rouges de l'annonce anglaise ! qu'as-tu inventé, innové, découvert ?... rien ! ! ! si ce n'est MM. Boutmy, Girardin et Enfantin-Duveyrier qui l'étaient depuis longtemps (découverts), si j'en crois leur acte de naissance.

Le Tintamarre, qui ne se laisse jamais distancer par personne, — pas même par les larrons de la Croix de Berny, — avait envoyé, ces jours derniers, aux courses de Chantilly, son unique garçon de bureau, travesti en membre du Jockey Club. Le bonhomme ne se trouvait vraiment pas déplacé au milieu de la *gentry* parisienne.

C'est sous sa dictée que nous écrivons ces impressions de *turf,* destinées à faire époque dans la littérature :

M. le Duc de Nemours et quelques membres du Jockey Club, — notre garçon de bureau compris, — assistaient, samedi 3 octobre, aux courses de Chantilly qui ont eu les honneurs du huis-clos. Le temps était froid et brumeux ; on eût dit que le firmament avait mis un crêpe à son chapeau. Les vainqueurs du samedi sont Gland, Convalescence et Dorade. Le di-

manche a été le beau jour. On devait disputer le Grand Saint Léger, prix de 6.000, donné par le Roi. Le soleil a éclairé la fête ; néanmoins, à trois heures il s'est voilé, et le vent du Nord a soufflé. Les équipages brillaient par leur absence, les tribunes étaient désertes. Notre garçon de bureau s'est livré à de longues méditations sur la décadence du *sport* dans notre belle France. Les vainqueurs du dimanche sont : Tronquette, Ulm, Fitz-Emilius et Dorade, jeune lauréat, — déjà nommé, — qui a gagné le Grand Saint Léger.

M. Merle, ce critique si plein d'érudition d'esprit et de finesse, se propose d'écrire ses *Mémoires* dans *La Mode* M. Merle a eu des liaisons avec presque toutes les célébrités artistiques, littéraires et politiques de ce siècle ; il a hanté tous ces chansonniers chauvins, trumeaux et

gourmets qui ont chanté les guerriers et les lauriers, les bergers et les vergers, Bacchus, Momus et Comus ; il peut donc en parler plus pertinemment que tout autre.

Le grand Muzard vient de partir pour Berlin. Ce départ précipité a plongé dans la douleur les *balocheuses* du quartier Bréda et les gentilshommes à vingt-neuf sous qui descendent le fleuve de la vie sur l'asphalte du boulevart des Italiens. Rassurez-vous, *Mesdames,* le grand Muzard, l'Homère du quadrille, sera de retour le 15 Novembre : passé cette époque, il ne travaillera plus pour le Roi de Prusse. Sans Muzard, point de Carnaval. Quand Muzard sera mort, le Carnaval sera rayé du calendrier.

18 Octobre.

Vous avez vu sur le boulevart et chez tous les marchands de musique les portraits — pendants — de la divine Mogador et de la charmante Frisette. Ces deux demoiselles vont donc orner décidément le

pupitre de tous les pianos des mères de famille. Qu'on ne s'étonne pas trop de ce bizarre alliage ; aujourd'hui filles et femmes honnêtes ne jurent pas trop ensemble, et, depuis que M. Esquiros, — demander des renseignement à *L'Artiste,* — et le vertueux M. Hennequin, de *La Démocratie pacifique,* ont pris sous leur patronage le peuple fourmillant des *Vierges folles,* le public s'est accoutumé à ces étranges accouplements d'idées. — D'ailleurs, la *Céleste* Mogador a tout à fait l'air d'une mère de famille. Rien n'y manque, pas même la patte d'oie, tant l'artiste est honnête homme lui-même et véridique. — Quant à Frisette, elle a l'air plus *lancé,* plus impertinent, elle est plus dans l'esprit de son rôle ; mais l'artiste, sans doute le même, éminemment consciencieux, n'a pas pu réussir à rendre le vice aimable.

Il est arrivé cette semaine, dans *La Semaine,* un événement énorme. M. Hippolyte Castille, *l'un des rédacteurs de cette estimable feuille et l'un de nos plus féconds romanciers,* s'était avisé de faire des portraits de confrères avec une grande impartialité sans doute, mais vus de haut. Le premier *exécuté* fut M. de Balzac.

Celui-ci qui, pour être homme de génie, ne manque pas d'esprit, vit dans cette affaire une nouvelle occasion de donner au public des explications sur *La Comédie humaine,* et il l'a fait avec un esprit superbe, une dialectique souveraine, et cependant à la portée des simples de *La Semaine.*

L'article éminemment cocasse du jeune Hippolyte l'est véritablement trop pour trouver la moindre citation dans *Le Tin-*

tamarre lui-même, et la réponse de notre grand écrivain trop sérieuse et trop étendue pour pouvoir être morcelée. Nous recommandons cependant à nos lecteurs ces deux articles comme une distraction des plus nobles et des plus amusantes.

Qu'il leur suffise de savoir qu'entre autres idées baroques le jeune Castille avait eu celle d'accuser d'immoralité le roi des romanciers. " Dans ce livre, dit-il, le vice est trop aimable. Qui ne s'amourachera outre mesure de tous ces délicieux gredins, Lousteau, Lucien de Rubempré, etc... ? "

M. de Balzac répond : " Le vice est généralement triomphant, mais il est finalement moins fort que la vertu. Si un jeune homme en lisant *La Comédie humaine* s'amourache des Lousteau et des Lucien de Rubempré, il est **Jugé** ! ! ! "

Jugé ! ! !

Cependant, le jeune Hippolyte est très innocent.

Le journal *La Semaine* en veut donc bien cruellement à l'un de ses rédacteurs, pour insérer de pareilles réponses ?

Lisez le reste, — coups de griffes polis et allongés, du reste, coups de pattes petits, lourds et poilus, et fourrés, patte — d'ours, — je vous garantis un divertissement solide.

M. Hippolyte Castille est auteur des *Oiseaux de proie ;* c'est un roman philosophique en quatre volumes.

25 Octobre.

L'hiver est décidément arrivé ; les paletots surgissent et Mabille a fermé ses portes. C'est au bal Valentino et au Prado d'hiver qu'il faut se transporter si l'on veut se régaler de chorégraphie voluptueuse, comme disait *L'Epoque,* ce grand et beau journal,

mort si malheureusement à la fleur de l'âge, mais qui va, dit-on, renaître *consolidé*. Ce qui prouve en effet que tout espoir n'est pas perdu, et que, nouveau Phénix, *L'Epoque* va renaître des cendres de ses actionnaires, c'est qu'hier nous avons rencontré trois de ses porteurs, privés de guêtres, il est vrai, mais chargés de sacoches pleines. Qu'y avait-il dans ces sacoches ? Voilà la question. Etaient-ce des quadruples d'Espagne, des billets de banque, des coquilles de noix ou des gros sous ? c'est ce qu'il ne nous a pas été possible de vérifier ; nous penchons pour les coquilles de noix.

Cependant des gens sagaces nous font observer que peut-être ces porteurs portaient à M. de Balzac le prix de son dernier roman, s'élevant à plusieurs millions de roubles. M. de Balzac ne compte que

par roubles. Ce qui confirme cette supposition, c'est que le grand romancier vient d'assister comme témoin au mariage de Mlle Anna de Hanska, cette jeune comtesse polonaise à qui le roman de *Pierrette* est dédié. Or, si *L'Epoque* n'avait réglé son compte, comment M. de Balzac se serait-il procuré un habit noir ?

L'habit noir est devenu, dans la civilisation française, une question très grave. En effet, ne voyons-nous pas tous les jours de vulgaires limonadiers refuser de la bière aux gens qu'ils ne jugent pas suffisamment vêtus ? Et, chose triste à dire, si M. de Balzac n'a pas son habit noir, il risque fort de se voir refuser une demi-tasse au café Douix. M. de Balzac ne travaille pas sans café, donc M. de Balzac ne peut pas travailler s'il n'a pas d'habit noir. C'est mathématique.

A propos de littérature, on nous communique une nouvelle accablante. La publication du *Gentilhomme campagnard* s'est terminée aujourd'hui dans le *Journal des Débats,* et M. Bertin aurait décidé qu'à l'avenir le *Journal des Débats* ne publierait plus de romans-feuilletons. L'ingrat ! Sous prétexte que *Les Drames Inconnus* ont fait four, que *La Quittance de Minuit* a fait et fera four, il oublie les éclatants succès des *Mystères de Paris* et du *Comte de Monte-Cristo !* Il est vrai que, vu le prix de la littérature au marché, ce succès-là coûte cher. On prête à M. Bertin ce mot imité de Pyrrhus : " Encore un succès comme celui-là, et je suis ruiné ! "

La nouvelle doit émouvoir les grands feuilletonistes. Mais, bah ! ils sont tous en Espagne, où ils ont fait encore moins d'effet que leur absence n'en produit à Paris.

Je n'ai encore rencontré personne qui s'inquiétât de la santé de M. Amédée Achard, ni de celle de M. Maquet, ni des tauromachies de M. Gautier, ni des nègres doublés de satin de M. Alexandre Dumas père.

Les romanciers sont en Espagne, que nous importe ? Il se passe tous les jours sous nos yeux des drames bien autrement intéressants.

Ne voilà-t-il pas un brave homme épris de sa femme morte, au point d'aller voler son cadavre dans le cimetière communal ? Cet excès d'amour conjugal constitue certainement une anomalie grave. Et voilà qu'on accuse ce brave homme de violation de sépulture. Les journaux disent à ce propos que M. le Procureur du Roi est descendu dans le cimetière. On a pris, je ne sais pourquoi, l'habitude de dire que la justice est descendue ou qu'elle a fait une

descente. Il me semble qu'il est temps qu'on la fasse remonter.

Dans ce but, nous lui signalons une annonce ou plutôt une affiche placardée tous les jours sur le quatrième mur des baraques Duveyrier. On y lit que le chemin de fer du Nord conduit en trente-six heures à Hombourg, petite ville de bains minéraux, où un spéculateur a établi des cafés, des restaurants, des cabinets de lecture, et une salle où l'on joue le trente et quarante et la roulette *à cinquante pour cent meilleur marché que sur les bords du Rhin.* — Il y a sans doute des cabinets particuliers. L'annonce a tort de ne pas le dire.

1er Novembre.

La littérature française vient de revenir d'Espagne où elle a accompli un four infiniment plus éclatant que celui de la fameuse réunion Adolphe Dumas.

M. Théophile Gautier est revenu sombre comme le Dante et très contrarié de *s'en être allé avec Gavet.* Le célèbre feuilletoniste ne rapporte de Madrid qu'un feuilleton sur les courses de taureaux, feuilleton que se disputent déjà *La Presse* et la *Revue des Deux-Mondes* et qui en définitive, ne paraîtra peut-être nulle part.

M. Amédée Achard est encore à Madrid, on ne sait pas trop ce qu'il y peut faire, puisque ses *Lettres espagnoles* sont terminées. Il n'est pas impossible qu'il attende pour revenir que *L'Epoque* soit consolidée.

Le plus heureux de tous ces messieurs est sans contredit M. Alexandre Dumas, qui, pareil au soleil, a absorbé dans ses rayons l'éclat des planètes secondaires ; seul, il a été invité aux fêtes royales ; la Société des gens de lettres de Madrid lui

a offert un banquet, et un Pommier espagnol lui a demandé sa pratique. L'illustre auteur des *Mousquetaires* a profité de cette bienveillance pour *laver* un petit ours au directeur du *Heraldo,* qui s'est engagé à lui payer cinquante mille réaux et à lui fournir un Maquet andaloux, proche parent du Cid. On dit que Dumas se propose de le décorer de l'ordre de Monte-Cristo.

Eh bien ! maintenant que toutes ces brebis feuilletonnières sont rentrées au bercail, Paris ne change pas d'aspect ; le canon des Invalides ne tonne pas pour leur retour. On ne lisait pas *L'Epoque,* quand Amédée Achard y faisait l'éloge d'Alexandre Dumas ; lira-t-on plus *La Presse* quand Dumas ou Gautier y feront l'éloge d'Achard ?

D'ailleurs, la France a bien autre chose

à faire. D'irréparables malheurs l'ont frappée. Les eaux de la Loire et de l'Allier couvrent ses plus fertiles départements. Il est bon de reconnaître publiquement que tout le monde a fait son devoir. Des souscriptions s'ouvrent partout et sont immédiatement remplies ; les théâtres de Paris ont tous organisé des représentations. Avant hier, c'était le Cirque ; aujourd'hui, c'est le Vaudeville, les Délassements, les Funambules ; demain, ce sera le Théâtre Français et l'Opéra.

Le célèbre Bocage a profité de l'occasion pour faire relâche vendredi. Ce grand citoyen a bien prouvé par cette manifestation qu'il s'associait à la douleur publique.

Pendant ce temps, la roulette et le trente-et-quarante continuent à s'afficher dans les journaux Duveyrier ; et nos lois, qui savent si bien atteindre la moindre

auberge des Batignolles où l'on joue deux sols après le dîner, semblent impuissantes pour arrêter le scandale des annonces de Hombourg.

Il est dur cependant d'être obligé de se faire procureur du roi. Nous allons soulever contre nous beaucoup d'honnêtes joueurs. — " Qu'est-ce que ça vous fait qu'on se ruine? " diront-ils. " Laissez donc ces vertueuses annonces. On est bien aise de savoir qu'en quarante heures le chemin de fer du Nord vous transporte à Hombourg, endroit divin, paradis du hasard, où le jeu revient à cinquante pour cent meilleur marché que sur les bords du Rhin. Vous voyez bien que c'est une économie. Et puis ces annonces-là rapportent beaucoup d'argent à la Société Duveyrier. Si vous retirez à cette excellente entreprise toutes les annonces immorales et quelques-unes

de ses réclames inexpressibles, vous la tuez, c'est clair ! "

La belle affaire !

Pourtant, une réflexion nous vient : si la boutique Duveyrier fermait, *La Presse* mourrait aussi, et nous ne pourrions pas lire dans son numéro d'aujourd'hui le splendide feuilleton de M. Marc Fournier.

Car Madame de Girardin renonce au Courrier de Paris, à sa trompe et à ses bottes. Le Vicomte de Launay ne fera plus siffler la cravache du sport, il renonce à la gloire du dandysme, gloire éphémère !

Il jette au loin les débris de son cigare ; il se fait mère de famille.

M. Marc Fournier lui succède. Marc Fournier, esprit sec, amer, froidement railleur, froidement enthousiaste et de peu d'haleine, a renoncé tout de suite à l'ancienne forme, qui implique une certaine

conception, une véritable abondance et une grande sûreté de main. Il intitule son feuilleton : *Historiettes et Mémoires,* ce qui lui donne la facilité de le composer d'anecdotes de dix, quinze, trente ou cinquante lignes, empilées l'une sur l'autre, jusqu'à ce que le feuilleton soit plein, et qu'il y ait le compte.

Comme on voit, les procédés littéraires se simplifient de jour en jour.

En somme, Paris est triste et nébuleux, et c'est une médiocre joie pour lui que d'avoir enfin le portrait lithographié de Mlle Rose Pompon à côté de ceux de Frisette et de Mogador. Nous nous en référons à ce mot d'un homme d'esprit : " A quoi bon acheter le portrait cinquante sous ? "

Comme note biographique, utile à la postérité, nous consignons ici que le véritable nom de Rose Pompon est Elvire

Bonzé. Comme disait Alcide Tousez, dans je ne sais quelle farce, voilà un nom à coucher à la porte.

Mais nous ne conseillons pas à Elvire de se conformer scrupuleusement à cet aphorisme, qui pourrait la mener trop loin.

7 Novembre 46.

Le soir de la première représentation de *L'Univers et la Maison,* il y a eu au foyer de l'Odéon un jeune écrivain, très connu parmi les inconnus du journalisme, qui demandait à tout venant un coin de loge pour y asseoir son paletot, sa per-

sonne comprise. Il aperçoit un de ses amis, et lui crie d'un voix de stentor :

— As-tu une place à me donner ?

M. Hippolyte Lucas, qui passait, se retourne, prend l'apostrophe pour lui, et répond bénignement à notre petit confrère qu'il voyait pour la première fois :

— Mon ami, je suis fâché, je n'en ai pas.

Ce trait ne peint-il pas à merveille le placide feuilletoniste du *Siècle?*

A *L'Univers et la Maison,* joignez *Le Nœud Gordien,* attribué à un homme politique, ancien Saint-Simonien, et vous aurez tous les évènements de la semaine.

Dans le jour, les Parisiens vont voir le nouveau portail de Saint-Germain-l'Auxerrois, peint en bleu foncé semé d'étoiles d'or, et illustré d'estampes en manière de peinture. C'est très beau, car ça fait mal aux yeux. Les fresques de M. Motter,

généralement couleur de saumon et de riz à la turque, ont l'air d'un ancien décor soigneusement lavé à l'eau seconde.

De nouveaux tableaux vivants vont se montrer au cirque des Champs-Elysées. Le public verra enfin la famille Keller, qui jusqu'à présent n'a *travaillé* que dans les maisons particulières. Il est vrai qu'elle y adopte un costume assez primitif pour être autorisé par la Préfecture.

Ces jours derniers, la famille Keller posait chez M. V.... Un des groupes représentait la France, s'appuyant sur la Charte, qui tient les tables de la loi.

— Sarpejeu ! je voudrais bien violer la Charte ! s'est écrié M...

Le mot est impudique, mais il a eu le plus grand succès.

Hier, aux Champs Elysées, nous avons

été témoins de l'arrestation d'un Auvergnat qui tenait un jeu de hasard en plein vent. L'enjeu était une collection de plaisirs et de pain d'épices enveloppés dans un numéro des *Débats,* sur lequel s'étalait impunément l'affiche colossale de sa roulette de Hombourg. Le rapprochement nous a paru curieux.

Disons ici quelques mots d'une affaire toute privée qui n'intéresse guère que l'humble signataire de cette causerie, lequel en fait ses excuses au lecteur.

Une demi-douzaine de gens de lettres ont reçus cette semaine une circulaire rédigée en assez mauvais français, dans le but de leur faire faire une longue course, d'exécuter ainsi à leurs dépens une petite charge de fumiste, comme dit M. Davost. Nous prévenons l'auteur très laid de cette plaisanterie d'un goût douteux qu'il est

temps de mettre un terme à la comédie de lettres anonymes qu'il joue depuis trop longtemps. Son secret est aujourd'hui celui de la comédie et toutes les commères le savent. Et nous le prions d'agréer ici mille choses malhonnêtes. Ainsi soit-il !

15 Novembre.

L'Espagne est décidément le pays des aventures. Pensant que M. Maquet se faisait attaquer par des brigands sur la route d'Aranjuez, M. Dumas mettait sens dessus dessous la ville de Grenade.

M. Dumas fils avait été frappé d'une pierre à la téte ; et M. Alexandre Dumas Père a profité de la circonstance pour faire lever une contribution de guerre sur la ville de Grenade.

Mais peu s'en est fallu qu'il n'y laissât ses os. Il est vrai qu'il aurait eu la satisfaction de se faire enterrer à l'Alhambra, côte à côte avec le dernier Abencerage.

Que seraient alors devenus le théâtre Montpensier et les *Mémoires d'un Médecin,* dont trente volumes à peine sont ébauchés ?

Tout le monde ne peut pas, comme le *Journal des Débats,* prendre sur lui de se passer de feuilletons. Il faut s'appeler Bertin pour jouer un pareil coup d'état, qui trouvera peut-être des imitateurs.

D'ailleurs, moins il y a de roman dans un journal, plus il y a de place pour l'ar-

ticle *Variétés* ; désormais, Eugène Süe sera remplacé par M. Alloury, Alexandre Dumas, par M. F. Barrière, et Paul Féval, par le jeune Sainte-Beuve, tout récemment débulozé. Il est à croire que, faute de rédacteurs, la *Revue des Deux-Mondes* ne tardera pas à descendre dans l'autre.

Il est positif que M. de Balzac se porte candidat au fauteuil académique. Divers commissionnaires sont employés, depuis plusieurs jours, à transporter à l'Institut les œuvres encore incomplètes du fécond romancier.

Nous n'avons pas revu cette semaine les annonces de la roulette de Hombourg. Est-ce que l'autorité serait intervenue et aurait arrêté dans son cours cette œuvre philantropique ?

Après les bains d'Hombourg qui vont, dit-on, comme sur des roulettes, nous ne

connaissons rien au monde de plus gai qu'un projet qui s'élabore à cette heure, dans la cervelle d'un industriel jadis très connu. Ce noble inventeur, dont l'idée fixe était autrefois de transformer les rues de Paris en réfectoire et de nourrir ses actionnaires *à gogo,* a résolu maintenant de les rafraîchir à bon compte et de faire couler le vin par les bornes fontaines.

Le réservoir central serait établi aux environs des *Villes de France,* rue Neuve rue Vivienne ou rue Richelieu. Nous y reviendrons.

Grâce à la poudre coton, il est arrivé cette semaine un déplorable accident.

Une dame avait garni de coton les oreilles de son fils âgé de huit ans, afin de le préserver de quelque maligne fluxion, puis elle le conduit à l'école.

Vers le milieu de la journée, le petit

garçon se comporte mal en classe, son professeur le réprimande ; il lui répond insolemment, et le maître d'étude se laisse emporter jusqu'à donner un soufflet au petit polisson.

O terreur ! sa tête vole en éclats. Le coton avait fait explosion. La justice informe.

Nous l'informons que cette histoire est un canard.

22 Novembre.

Il paraîtrait que M. Ponsard n'est pas mort, ni *Agnès de Méranie,* ni M. Bocage non plus. Ces trois messieurs se portent bien et se porteraient mieux sans une certaine dame italienne, tragique de pro-

fession, qui, sous le nom de Louise Bettoni Araldi, réclame en justice le rôle d'Agnès de Méranie, qu'elle considère comme sa propriété particulière et inaltérable.

Nous, qui avons vu jouer Madame Araldi au Théâtre Français, il y a à peu près deux ans, nous concevons parfaitement la timidité de M. Ponsard à l'endroit de Madame Araldi, Agnès meurt au cinquième acte en s'écriant :

. . . O ma pauvre famille !
O mon petit garçon ! O ma petite fille !

Pour dire convenablement des alexandrins de cette saveur, il ne faut rien moins que le talent consommé et la vieille expérience de Madame Dorval. On ne peut pas confier ces vers-là à la première tragédienne venue.

D'un autre côté, s'il faut aborder la

question de principe, avouons que les prétentions de Madame Araldi auraient des conséquences étranges, si un rôle peut devenir la propriété d'une actrice, celle-ci doit avoir le droit de le vendre, de le louer et de le sous-louer. Si elle meurt, le rôle devient le patrimoine de son héritier ; et la question n'a plus de solution possible si cet héritier est un garçon ou bien s'il n'a que l'âge du jeune Citrouillard.

Nous craignons bien que le tribunal ne soit de notre avis et qu'il n'accorde à Madame Araldi le droit de jouer, Agnès de Méranie... en province.

Musard, le grand Musard, va nous être rendu ; les bals de l'Opéra commencent le 12 Décembre. La recette du premier bal sera portée toute entière sur la liste de souscriptions des inondés de la Loire. On ne sait pas assez combien il y

a de générosité dans une contredanse, de charité dans une polka et de dévouement dans une tulipe orageuse !

Aujourd'hui, dimanche, Messieurs les membres de la Société des Gens de Lettres se réunissent en assemblée générale, à la mairie du deuxième arrondissement. Il s'agit de discuter une proposition ainsi conçue :

Article I. — Les membres du comité seront renouvelés par tiers.

Article II. — Les membres sortants pourront être réélus.

Ce qui revient à ce syllogisme fallacieux :

" Pour faire un Sortilège, prenez une poule blanche, si elle est noire, ça ne fait rien. "

L'auteur de cette proposition ingénue n'est ni M. de La Palice, ni Cadet-Rous-

sel, ni Gribouille. C'est M. Estienne Esnault.

M. Alexandre Dumas est toujours en Espagne ; malheureusement, il n'a pas cru devoir garder par devers lui le jeune Achard, qui achardise dans *L'Epoque*, de manière à faire regretter MM. Monselet, Baudrillart, Dumolet-Bacon, Margueries et autres Forqueray du journal monstre.

Quant à ce pauvre Dumas, il lui arrive une chose fort bizarre : la garde nationale de Saint-Germain-en-Laye l'a nommé capitaine. Tout le monde a été surpris. On a vu là-dedans une question d'influence. On a parlé d'une bannière portant cette devise :

Au Comte de Monte-Cristo
les bisets reconnaissants.

M. Dumas ne montait pas sa garde,

les condamnations par défaut s'accumulaient sur sa tête ; il avait déjà pour quarante huit jours de prison. Ses ruses déjouaient la gendarmerie la plus espiègle, il était invisible, insaisissable. Le sergent-major de Saint-Germain vit bien qu'il n'y avait rien à faire et que Dumas couperait plutôt la main droite de Maquet que d'aller parader devant son théâtre, sur la place de son château.

Dans cette extrémité, on nomma Dumas capitaine de cette garde dont il n'avait pas voulu faire partie ; maintenant il est pris par la reconnaissance, et tout fait croire qu'il portera dignement la double épaulette ; peut-être en cédera-t-il une à Auguste Maquet.

Cette façon de réduire à récipiscence les citoyens récalcitrants nous rappelle une anecdote où se peint tout entier Étienne

Béguet, le défunt journaliste, l'un des prédécesseur de Jules Janin au feuilleton des *Débats*.

Un député influent lui avait recommandé un certain petit jeune homme venu du fond du fond du Calvados avec une malle pleine de Vaudevilles et un porte-manteau chargé de Mélodrames. Ce jeune malheureux, entièrement crétin, sonnait tous les matins à huit heures chez Béquet et lui lisait de six à quatorze actes de sa prose.

Béquet médita longtemps de le mettre à la porte. Mais, craignant de se fâcher avec le député qui lui avait recommandé ce petit cauchemar, il se ravisa, et le fit nommer sous-préfet.

En ce temps-là, on avait encore de l'esprit, même au journal des *Débats*.

29 Novembre.

Il y a dans le haut de la rue Saint-Antoine une ruelle qui s'appelle l'impasse Guéménée. Au fond de cette ruelle, à droite, et à l'extrêmité d'une vaste cour

toute encombrée de constructions délabrées et noirâtres, on trouve un hangar en planches disjointes que précède une sorte de boutique obscure. Cette boutique, c'est tour à tour un comptoir de marchand de vins, un étal de fruitière, un bureau de location et un foyer. Le hangar, c'est un théâtre.

Pendant quinze ans, le père Thierry, un homme typique tout aussi curieux que le célèbre Doyen, donna là-dedans des leçons de déclamation à une génération entière d'ouvriers lampistes, de maçons sans ouvrage et de jeunes truands qui préludaient à l'art dramatique en *claquant* dans les petits théâtres ou en faisant le commerce équivoque des billets moins chers qu'au bureau.

On a dit que Bouffé avait fait ses premières armes dans cette cabane. C'est une

erreur. Le père Doyen s'honorait d'avoir facilité les premiers pas du célèbre comique ; et notre ami, H. Nicolle, a fort bien raconté cette curieuse histoire dans un des derniers volumes du *Musée des Familles*.

Quoi qu'il en soit, le préfet de police a vu, dans les représentations hebdomadaires de la salle Guéménée une infraction aux lois et réglements qui régissent les théâtres. Cinq fois le père Thierry fut traduit devant la police correctionnelle : cinq fois, il fut acquitté. Thierry est mort ; mais le concierge de la maison, plein de transaction de son oncle, a continué son entreprise, et, à son tour, la police administrative l'amenait, il y a quatre jours, sur les bancs de la sixième chambre. Le nouveau professeur a gagné définitivement sa cause. Le tribunal a prononcé l'acquittement par ce motif qu'il n'était pas établi que son école dramatique

rentrait dans les conditions d'un théâtre telles que la loi les définit. Il serait injuste de critiquer des juges indulgents. Cependant, M. le Préfet de Police mettait en avant des griefs d'une haute valeur en dénonçant les tendances fatales d'une partie de la classe ouvrière à délaisser ses utiles travaux pour la carrière si incertaine du théâtre.

Rien n'est plus regrettable en effet que de voir des jeunes gens sans talent et sans éducation première se lancer tête baissée devant la rampe, et étaler avec aplomb leur intolérable nullité. C'est une belle et noble gloire que celle d'un grand acteur ; mais l'art dramatique, comme la littérature, ne supporte pas la médiocrité.

Laissons la pauvre échoppe du père Thierry et rendons-nous tout de suite à la splendide Ecole Lyrique, dirigée, rue de

La Tour d'Auvergne, par MM. Horn et Daudé. Là tout est dorure, tapisseries et girandoles. Les élèves, les femmes surtout, sont d'une élégance rare ; quant à la salle, qu'on se figure une réduction de l'Opéra-Comique. Comme voici l'hiver, les bals vont recommencer dans cette bonbonnière ; bals charmants, presque aristocratiques, car on n'y voit ni Pomaré, ni Rose Pompon, ni Mogador ; par conséquent, on y peut aller sans rougir, c'est quelque chose.

Outre le procès du père Thierry, il y a eu cette semaine le procès de Mademoiselle Araldi contre MM. Bocage et Ponsard. Nous avons dit notre sentiment sur cette affaire ridicule. Relevons seulement aujourd'hui une agréable plaisanterie de M. Léon Duval.

Cet honorable avocat, plaidant pour mademoiselle Araldi, a affirmé qu'après

avoir retiré le rôle d'Agnès de Méranie des mains de sa cliente, M. Ponsard l'avait amoindri et mutilé pour pouvoir le faire jouer par madame Dorval. Il paraît que Mademoiselle Araldi a pour son illustre concurrente tout juste la même estime que M. Ponsard professe pour Racine, qu'il traite de goîtreux. A ces causes, M. Ponsard a tort de malmener Mademoiselle Araldi : ils sont dignes de se comprendre.

La Presse a fait un coup d'état. Elle supprime, à partir du 1er Janvier, toutes les annonces intermédiaires entre l'annonce-affiche, dont elle ne veut plus, et l'annonce anglaise, dont le public ne veut pas. Cette fois M. de Girardin se trompe tout-à-fait, et la petite perfidie que cache cette révolution sera déjouée par la force des choses.

Pendant que la grande presse prédit le

règne de Duveyrier et le consulat de M. Gelé de Baumeville, l'apôtre Jean Tournet continue à préparer l'avènement de Vourier. Le fougueux Journet avait déjà publié les *Cris et Soupirs*, le *Cri suprême*, le *Cri d'indignation* ; il vient de continuer la série par un *Cri de délivrance*, ce qui fait supposer que nous allons être délivrés de ses *Cris*.

Les eaux d'Hombourg ont reparu à la quatrième page des journaux Duveyrier. La roulette a la vie dure.

6 Décembre 1846.

O bienheureux carnaval ! ton règne arrive. Voici Musard qui va faire hurler tous ses Sax ! Mabile s'empare des Variétés. Le jeune Artus prépare son galoubet ;

Pilauds, Marx et les autres embauchent des clarinettes à prix d'or ; le cuivre devient plus cher que les billets de banque. Il s'agit d'enlever à trombonne tendu quinze ou vingt mille chorégraphes dont un seul vaut quatre Petipa et dix-huit Coralli.

Vous croyez que les inondations, la rareté du travail et la cherté du pain vont empêcher Paris de danser comme de coutume ? Allons donc ! La colonne Vendôme, perdant l'équilibre, se renverserait sur les Tuileries, les Tuileries sur le Louvre, le Louvre sur Saint-Germain l'Auxerrois, et tous ces monuments écroulés écraseraient vingt cinq mille hommes, que les élèves de l'institution Chicard exécuteraient sans sourciller leur thème de chorégraphie voluptueuse et leur version de mazurka.

A la vérité, les entrepreneurs des bals de l'Opéra et les directeurs de l'Ecole

Lyrique donnent leur premier bal au bénéfice des inondés. Cette bonne action compense bien des chaloupes un peu trop orageuses.

Le froid est dur ; il n'y a plus personne à l'Odéon. Cela se conçoit : le public de ce théâtre se compose de Marseillais ; tous les Marseillais sont amis de M. Méry ; M. Méry est frileux ; donc l'enthousiasme de ses amis ne peut pas être très chaud.

Le même M. Méry continue à faire des mots spirituels que nous ne comprenons guère. M. Méry a la manie de M. Harel et de feu Royer-Collard, celle de faire des mots. Il fait des mots partout, au bain, à la promenade, au lit, à l'Odéon ; il fait des mots pour sa femme de ménage, pour son portier, pour les journaux de Marseille, pour M. Bocage et pour M. Lebey de Bonneville. Un de ces jours nous verrons

quelque grande affiche annoncer que M. Méry fera des mots au bénéfice des inondés.

Nous plaignons sincèrement les vingt cinq mille soldats français qui se sont fait passer en revue par le bey de Tunis. Il n'y a malheureusement pas de cheminée capnofuge susceptible d'échauffer le Champ de Mars. Il faisait un temps propre à donner une idée de la campagne de Russie. On ne dit pas si M. Lebey de Bonneville avait été invité à se joindre à l'état-major.

Le Messager a cessé de paraître. M. Brindeau et M. Ballard se trouvent ainsi sans emploi. Ils vont sans doute reprendre la carrière du théâtre, qu'ils avaient déjà parcouru non sans succès. Nos encouragements ne leur manqueront pas.

Quant à notre vieille amie L'*Epoque*, elle n'est pas aussi considérée qu'on paraissait le croire. Quelques-uns de ses rédac-

teurs plaident pour obtenir le règlement de leur compte. Aussi se refusent-ils désormais à *écrire l'époque*.

La célèbre affaire Beauvallon n'est pas terminée, tant s'en faut. Il paraîtrait que l'un des principaux témoins va comparaître devant la cour d'assises, comme prévenu de complicité d'assassinat. Le ministère public aurait, dit-on, acquis enfin des données certaines sur le lieu et la manière dont les pistolets homicides avaient été essayés.

Nous allons donc revoir en face de la justice du pays ces fameux gentilshommes qui ont doté notre époque d'un élément comique de plus. Pour notre part, nous déplorons ce résultat auquel on était loin de s'attendre. Le drame judiciaire, qui s'est déroulé à Rouen, a été scandaleux sans profit pour personne, et n'a guère démontré que cette vérité suffisamment

reconnue : le danger des mauvaises connaissances. Des gens éminents, mêlés à tous ces événements, ont saisi l'occasion pour se montrer extrêmement ridicules. Qu'est-ce que la société a gagné à tout cela ?

Le tribunal de police correctionnelle a condamné ces jours derniers quelques personnes imprudentes pour avoir souffert qu'on jouât chez elles, après un diner à trente sous par tête, quelques parties d'écarté à deux sous. La loi est formelle et le tribunal l'a appliqué. Mais le parquet ne poursuit pas encore les directeurs des bains de Hombourg qui se sont servis de la voie des journaux pour annoncer des jeux de la roulette et de trente-et-quarante. Cela viendra.

On prétend qu'un journal a reçu la lettre suivante, dont nous ne garantissons pas l'authenticité :

Monsieur le Rédacteur,

Permettez moi de me servir de la voie de votre inestimable journal pour relever une erreur grossière accréditée par le feuilleton de L'Epoque. *Selon M. Auguste Vacquerie, M. Milo serait un sculpteur grec. Or, il est de notoriété publique qu'il n'existe pas d'autre Milo que moi, qui ne suis pas sculpteur, mais seulement ancien fondateur de* L'Audience.

Agréez, etc...

E. MILHAUD.

Il ne nous semble pas probable que M. Milhaud ait écrit une pareille lettre, aussi ne l'insérons-nous que sous toutes réserves, et en refusant d'avance de payer à M. Milhaud aucune espèce de dommages-intérêts.

13 Décembre.

M. Alexandre Dumas, voyageant sous le nom de Comte de Monte-Cristo, est débarqué cette semaine dans un port d'Algérie. Le célèbre romancier désirait garder le plus strict incognito ; MM.

Maquet, Boulanger et l'illustre Desbarolles et les autres personnes de sa suite avaient reçu l'ordre de se renfermer dans les limites de la plus parfaite discrétion. Néanmoins, l'arrivée de M. Dumas s'étant répandue dans la ville, les vaisseaux de la rade l'ont salué de vingt et un coups de canon.

A une heure, M. Alexandre Dumas a reçu les autorités, qui lui ont présenté les clefs de la citadelle. L'illustre voyageur les a remerciés par une allocution chaleureuse extraite des *Trois Mousquetaires*. Il a fait dire une messe par son aumônier, M. Faira, après quoi il s'est retiré dans ses appartements.

Le lendemain, M. Alexandre Dumas, pieux imitateur de Saint-François de Paule, s'est occupé de délivrer une vingtaine de Français qu'Abd el Kader retenait captifs

depuis près de deux ans. Parmi eux, était le colonel Courby de Cognord. M. Dumas a daigné transmettre lui-même cette bonne nouvelle aux journaux de Paris, en accompagnant sa lettre autographe d'une relation authentique rédigée par M. Maquet.

Le soir, il y a eu banquet à l'hôtel de M. Dumas. La ville et la rade ont été illuminées.

A vrai dire la relation publiée par *La Presse* et les autres journaux n'est qu'une édition affaiblie d'une des plus charmantes scènes de *Tartuffe* ; voyons un peu :

LA PRESSE, au public :

Mes amis, attendez, je vous prie, — Vous voudrez bien souffrir, pour ne rien négliger, — Que je m'informe un peu des mouvelles d'Alger.

BIBLIO

à son correspondant :

Tout s'est-il passé ces jours-ci, de bonne sorte ? — Qu'est-ce qu'on fait là-bas ? Comme est-ce qu'on s'y porte ?

LE CORRESPONDANT

Nos pauvres prisonniers se portent assez mal, — Et quatre sont entrés hier à l'hôpital.

LA PRESSE

Et Dumas ?

LE CORRESPONDANT

Oh ! Dumas, il se porte à merveille ! — Gros et gras, le teint frais et la plume à l'oreille !

LA PRESSE

Le pauvre homme !

LE CORRESPONDANT

Cognord fut pris d'un grand dégoût, — Et ne put, au banquet, toucher à rien du tout, — Tant sa blessure au flanc était encore cruelle.

LA PRESSE

Et Dumas ?

LE CORRESPONDANT

Il soupa seul avec sa séquelle, — Et littéralement, il mangea deux vautours, — Avec un grand pâté bourré de beefsteacks d'ours.

LA PRESSE

Le pauvre homme !

LE CORRESPONDANT

La nuit se passa toute entière — Sans qu'un de nos soldats pût fermer la paupière ;

Les fièvres empêchaient qu'ils pussent sommeiller ; — Et jusqu'au jour près d'eux il nous fallut veiller.

LA PRESSE

Et Dumas ?

LE CORRESPONDANT

L'œil chargé d'un sommeil agréable, — Il passa dans sa chambre au sortir de la table, — Et dans son lit bien chaud, il se mit à tâtons, — Où, sans trouble, il rêva quarante feuilletons.

LA PRESSE

Le pauvre homme !

LE CORRESPONDANT

A la fin, d'une âme résignée, — Cognard se résolut à souffrir la saignée, — Et le soulagement suivit tout aussitôt.

LA PRESSE

Et Dumas ?

LE CORRESPONDANT

Il reprit courage comme il faut, — Et, contre tous les maux tenant ses sens esclaves, — Pour réparer le sang qu'avaient perdu nos braves, — But à son déjeuner quatre grands coups de vin !

LA PRESSE

Le pauvre homme !

LE CORRESPONDANT

Nos gens se portent bien enfin, — Et je vais aux captifs transmettre par avance — Combien vous avez pris part à leur délivrance !

Cet essai de parodie ne vaut pas la ravissante imitation des *Fourberies de Scapin*, faite l'autre jour par la *Gazette des Théâtres*, à propos des cinquante mille francs qu'on a la petitesse de demander au célèbre Bocage. Le grand comédien vient d'obtenir de la commission des auteurs dramatiques une réduction des tarifs, ce qui s'explique par la misère croissante de l'Odéon (100.000 francs de subvention). La commission a assimilé la salle d'asile ouverte par Bocage à son voisin le petit théâtre du Luxembourg. Le bois est si cher !

Une voie de bois coûte presque le prix d'un abonnement de *l'Epoque* et renferme moins de combustible. On ne se figure pas comme les feuilletons font de bon feu ! Il n'y a rien de plus sec au monde ; ceux de Grimm par exemple ;

cela pétille... d'esprit, si vous voulez. Lisez *l'Epoque* !

Vous y verrez que Grimm a eu l'insigne honneur de souper avec Méry, Pierre Dupont (deux poètes), l'éditeur Furne, et puis... et puis devinez ! Et puis le bey de Bonneville ! Et ces messieurs ont fait des bouts-rimés ! Dame ! à l'approche des étrennes, chacun gagne sa vie comme il peut ! nous ne disons pas cela pour Pierre Dupont, dont la chanson des *Bœufs* a popularisé l'incontestable talent.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, le boulevart est illuminé, toute la population se porte à l'Opéra. Comme on va danser ! Comme on va bavarder ! Et comme on sera spirituel ! Et comme les rats grignoteront bien dans la vaisselle plate de M. Guillaume !

Mercredi soir, ce sera bien une autre

affaire. Mabille s'installe aux Variétés, et avec lui le luxe, les tentures, les babels de bougies, les portiques de lumière et des torrents d'harmonie. Ce seront véritablement de belles fêtes et nous souhaitons qu'elles puissent soutenir la concurrence de l'Opéra. Mais bah ! pour distancer l'Opéra, il faudrait des *bals plastiques*, comme le disait si gaiement M. Alphonse Karr, à qui nous sommes heureux et fiers d'avoir volé ce mot complètement inédit.

20 Décembre

Le bey de Tunis est parti, mais il nous reste celui de Bonneville. Ce prince africain, non content des cinquante mille francs qu'il a donnés aux inondés de la

Loire, a versé entre les mains de M. de Rambuteau vingt-cinq mille francs pour les pauvres de Paris. Il est malheureux que la position de fortune du bey de Bonneville ne lui permette pas d'imiter la générosité de son prédécesseur. A défaut d'aumône, il répandra du moins des fleuves de prospectus, et *Le Tintamarre* ouvrira une souscription en faveur des inondés Duveyrier.

M. Alexandre Dumas est arrivé à Alger ; le maréchal littéraire a été présenté à M. Bugeaud, les deux grands hommes se sont traités avec la courtoisie et les égards dûs entre maréchaux. M. Desbarolles, M. Maquet et le reste de l'état-major de M. Dumas ont été l'objet d'égards tout particuliers de la part de M. le Gouverneur général, qui les a invités avec la plus exquise politesse... à décamper le plus tôt possible, attendu que

l'illustre guerrier n'aime pas les écrivailleurs. M. Alexandre Dumas, vivement blessé, a demandé ses passeports, qui lui ont été accordés avec d'autant plus d'empressement qu'on les lui avait offerts. Il est possible que M. Dumas fasse une déclaration de guerre ; M. Desbarolles serait chargé de convoquer la garde nationale de Saint-Germain ; on dit que M. Dumas fils commanderait la flotte, mais ce bruit mérite confirmation. Puisse ce jeune homme n'être pas déjà coulé !

Le procès Araldi s'est terminé comme il était facile de le prévoir. La cour royale a réformé sur tous les points le jugement du tribunal de commerce. Mademoiselle Araldi a été déboutée de sa demande et condamnée aux dépens. M. Ponsard ne paiera donc pas les 50.000 francs auxquels le célèbre Bocage avait été condamné. On

dit que, dans son désespoir, Bocage s'était décidé à solliciter un engagement aux Délassements-Comiques ; il aurait cédé la direction de l'Odéon à M. Meyer, puisque ce petit manteau bleu des directeurs veut régenter à toute force un théâtre royal, mais le grand Bocage aurait gardé la subvention. L'affaire n'a pas pu s'arranger.

Le Théâtre Français vient de se concilier l'estime des contemporains. Don Calderon de la Barca, prenant le pseudonyme d'Hippolyte Lucas avait résumé ses études sur les Grecs, dans une tragédie intitulée *Alceste*, imitée de Lope de Vega. Le comité du Théâtre Français, convoqué pour entendre la lecture de cette olla-podrida en cinq actes et en chocolat, a été véritablement enthousiasmé. Il a reconnu que l'*Alceste* de M. Lucas était cousue de style et pétrie d'intérêt. Mais considérant

qu'un semblable chef-d'œuvre revenait de droit au grand Bocage, et qu'il serait non seulement inique, mais encore inhumain de l'en priver, le comité a refusé *Alceste* à l'unanimité. Eh bien, voyez l'ingratitude ! le grand Bocage n'a pas illuminé le temple Odéonien ! Et cependant la pièce est véritablement un chef-d'œuvre, au dire de la copiste de M. Lucas, qui s'est évanouie trois fois en la recopiant ! Cette *Alceste* sera cause que M. Lucas deviendra misanthrope !

Malgré les efforts de plusieurs professeurs de danse, tels que M. Varin, l'illustre Laluyé et le grand Boizot (van de Pavert), professeur de polka de leurs Altesses Impériales les Archiduchesses d'Autriche, la redowa n'a pu devenir populaire. Quelques-unes des jeunes drôlesses, qui font les délices de la fashion parisienne, ont essayé

de redower au bal Valentino. Elles ont fait four comme de simples Lola Montès, Et puis la belle chose que la danse de caractère ! Allez donc à l'Opéra le samedi, ou aux Variétés le mercredi ; c'est là que vous pourrez juger du caractère des danses.

Il ne s'agit plus d'être chorégraphe, il faut être clown ; il ne suffit pas de faire des assemblés et des jetés-battus, il faut être capable de refaire le nœud de sa cravate avec le bout de son escarpin ; il faut connaître à fond la crapaudine et le tremplin, et terminer chaque figure par un grand écart. Le grand écart est à la danse ce que la pointe est au couplet, ce que le nez est au visage et ce que le parapluie est à M. Sainte-Beuve. Sans le parapluie, pas de Sainte-Beuve; sans le grand écart, pas de danse.

Mercredi nuit, on s'est étouffé dans le

foyer des Variétés, on s'égorgeait dans la salle. M. Hyacinthe, s'étant mal comporté, s'est fait exporter par un garde municipal ; le comique à trompe a été bientôt relâché, mais on prétend que le commissaire de police a éxigé qu'il déposât son nez comme caution.

27 Décembre

L'année 1846 se meurt, l'année 1846 est morte. Personne ne la regrettera ; elle a été maussade, pauvre, triste et malsaine. Elle nous a donné les inondations et les inondés, le coton-poudre et Fampoux.

Elle s'est si mal comportée, la malheureuse, que sa sœur 1847 aura peut-être bien de la peine à réparer ses sottises. Elle lui laisse, entre autres soins, celui de jouer *Robert Bruce*. Voilà certes un joli legs ; l'année 1847 ferait sagement de renoncer à la succession.

Le succès unanime, qu'*Agnès de Méranie* a obtenu auprès de M. Latour de Saint-Ybars, a décidé, dit-on, le gouvernement à fonder une école centrale de ponsardisme, en faveur des petits clercs d'huissier qui se destinent à la littérature. On leur donnerait un uniforme comme aux élèves du Conservatoire, ou aux Jeunes Aveugles.

Madame la duchesse de Montpensier assistait à la première représentation de la pièce de M. Ponsard. S. A. R. a écouté avec beaucoup d'attention les deux pre-

miers actes, mais le troisième ayant commencé à étaler les tortures du grand Bocage qui râlait éperdu, la jeune Duchesse, prise d'une grande pitié, a jeté son mouchoir comme aux courses de taureaux en criant : *Assez ! assez ! Grâce ! grâce !*

On a remarqué, aux bals masqués des Variétés et de l'Opéra, un assez singulier trio, composé d'un homme et de deux femmes. L'un, M. le Vicomte de C....., était déguisé en nourrice et s'était charbonné la figure de manière à former le plus singulier contraste avec son bonnet et son fichu de paysanne. Il tenait à la main un petit tambour dont il ne cessait de battre pour amuser les deux poupons qui l'accompagnaient. Ces deux poupons étaient deux grandes et jolies femmes vêtues d'un sarrau rayé et d'une grande bavette, et coiffées d'un bourrelet.

Si nous en croyons les indiscrétions d'un habitué, ces deux poupons seraient des réclames à cinquante francs pièce.

Dans un corridor des Variétés, deux femmes se prennent de querelle, se jettent à la face de leur masque diverses injures un peu crues, qui pourraient bien n'être que de cruelles vérités, puis enfin se prennent aux cheveux et se gourment.

Survient un sergent de ville, qui apparemment les connaissait bien.

— Eh bien ! Mesdames, est-ce ainsi qu'on agit entre femmes comme il faut ? On ne fait pas de scandale et on échange ses cartes.

Un monsieur vient de fonder un journal intitulé *L'Etoile de la Jeunesse*. Il affirme que sa publication est la seule véritablement utile qui ait paru depuis *Le Génie du Christianisme*, et il prend la

liberté de la recommander aux pères de famille. Jusque là, ce monsieur ne dit rien que de juste et de parfaitement sensé ; mais il termine en disant : « *Messieurs les pères de famille ne voudront pas priver leurs enfants d'un abonnement à* L'Etoile de la Jeunesse, *ne fût-ce qu'*A CAUSE DES CONSÉQUENCES ! »

Qu'elles peuvent être ces conséquences ? Que peut-il arriver de fâcheux à un citoyen qui n'abonnera pas ses moutards à la susdite *Etoile* ? Serait-il passible d'une garde hors tour, d'Odéon ou de travaux forcés ? Serait-il obligé de lire les réclames de la société Duveyrier ou le traduirait-on en cour d'assises ? Quand l'inventeur de *L'Etoile* nous aura fait connaître quelles sont ces conséquences, nous verrons si nous devons y abonner le jeune CITROUILLARD, qui nous regarde comme son second père.

Le premier l'ayant abandonné, le second doit tout au moins l'abandonner.

En somme, il paraît que le journal *L'Etoile* existe ; plus heureuse que la planète Leverrier, qui est complétement impalpable, *L'Etoile* se touche.

Le théâtre Montpensier n'a pas été ouvert le 25 Décembre, jour de Noël. La menuiserie, la serrurerie et la peinture ne sont pas prêtes. On voit qu'il y a de la marge. Les murailles sèchent très lentement, malgré les appareils à vapeur. Les savants prétendent que les plâtres séchés par ce procédé n'ont aucune espèce de solidité et cèdent au moindre effort. C'est fort rassurant pour le public des boulevards. Mais un journal aussi agréablement savant que savamment farceur affirme que les trois premières représentations seront offertes à l'armée. Ces jours-là, MM. les militaires seront seuls

admis, et on ne leur demandera rien, pas même deux sous par personne.

Ils rempliront ainsi les fonctions d'essayeurs, et tiendront lieu de ces énormes charges de plomb dont on encombre le tablier des ponts en fil de fer. Si le théâtre crève, c'est M. le Ministre de la Guerre qui paiera les soldats cassés. Ah ! quel plaisir d'être soldat ! ah ! quel plaisir ! ah ! quel !... ah ! ah ! ah !

M. Granier de Cassagnac a consacré un énorme Premier-Paris à *Agnès de Méranie*. Désormais, M. Auguste Vacquerie traitera dans son feuilleton la question du libre-échange et les débats des Chambres législatives. Ce sera plus drôle.

CHRONOLOGIE

CHRONOLOGIE

13 Septembre 1846 21
4 Octobre 27
11 Octobre 33
18 Octobre 41
25 Octobre 47
1er Novembre. 53
7 Novembre. 61
15 Novembre. 67
22 Novembre. 73
29 Novembre. 81
6 Décembre. 89
13 Décembre. 97
20 Décembre. 107
27 Décembre. 115

La Bibliothèque
iversité d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 009556639b